54e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 21 27 MAI 1937

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'intérêt actuel des Missions, — surtout en Afrique. — II. Le Sahara. — Description géographique. — III. Les transports : du dromadaire à l'auto. — IV. Recul de la sauvagerie. — Les premiers Pères Blancs massacrés au Sahara. — Les contacts bienveillants actuels avec les indigènes. — V. La mentalité musulmane. — VI. Les progrès accomplis par le catholicisme en Afrique depuis un siècle. — VII. Appréciation d'un géographe sur la transformation rapide de l'âme noire au contact de notre civilisation, et sur les possibilités qu'elle révèle.

I

L'apostolat n'est pas, dans la religion du Christ, quelque chose d'adventice, d'accessoire, un objet de luxe, une superfétation, le fruit d'un orgueil de secte ou d'un fanatisme sans fondement. Il appartient à l'essence même du christianisme. Mieux que cela, il a été créé par lui et pour lui. Le mot « apôtre » a reçu de lui son sens profond. C'est Jésus-Christ qui a inventé la mission apostolique, lui a donné ses lois, son idéal, sa fin, sa beauté, sa gloire. Non seulement tout prêtre est apôtre, mais tout chrétien doit avoir le sens et l'esprit d'apostolat. C'est pour cela qu'il nous est arrivé de dire ici-même que les grands siècles chrétiens sont ceux qui portent la double auréole de la sainteté et de l'expansion apostolique. Le nombre des saints, le nombre des apôtres, voilà ce qui fait un grand siècle spirituel. Les progrès de la vie chrétienne en profondeur, et c'est la sainteté, — le progrès de la vie chrétienne en extension, et c'est l'apostolat, — telles sont les deux façons dont il faut que le « Règne de Dieu arrive », pour que l'humanité accomplisse les desseins du Créateur.

Et il ne faut pas croire que les siècles de haute sainteté et de dévorant apostolat sont nécessairement des siècles « tranquilles », des siècles où la religion du Christ est favorisée par les pouvoirs humains ou par les événements de l'histoire. Pas du tout. On pourrait presque dire que c'est tout le contraire.

Quels sont les grands siècles du christianisme ? Le IVe, — les XVIe et XVIIe, — le XIXe. On n'ose pas dire encore le XXe, mais il n'est pas défendu de le penser. Or, en tous ces siècles, les luttes religieuses furent ardentes, parfois sauvages. En tous ces siècles, le paganisme se dressa avec une force incroyable en face du christianisme. En tous ces siècles, il y eut des martyrs, en même temps que des saints de haut rang, une poussée mystique de rare puissance, une expansion apostolique remarquable.

Il y a longtemps que l'on a fait cette observation mémorable : il semble que ce soit une loi providentielle que l'Eglise gagne en terre infidèle ce qu'elle perd en pays chrétien. Et cela nous est une raison de nous tourner actuellement, avec un zèle plus impétueux et une foi plus généreuse que jamais, vers les conquêtes extérieures, vers l'apostolat missionnaire. On entend dire parfois : « Il y a bien assez à faire pour maintenir la religion dans nos vieux pays qui la perdent, sans aller convertir les sauvages. » Et certes, le travail apostolique ne manque pas aux prêtres d'Europe, dans leurs patries respectives, et nul ne saurait songer à abandonner son poste de combat, en face des adversaires de la foi, en terre jadis chrétienne. On n'a plus besoin d'aller chez les sauvages pour être exposé au martyre. Le clergé espagnol en sait quelque chose. Et le petit garçon de huit ans qui fut naguère, à Lyon, assommé à coups de pierres par de jeunes garnements de son âge, n'était-il pas, à sa manière, un martyr de sa foi ? Mais la vocation missionnaire ne dépend pas de nous. Elle vient de Dieu, comme toute vocation. Si Dieu la fait naître, s'il la multiplie parmi nous, c'est qu'il ne voit pas les choses à notre mesure étroite; c'est que, dans ses plans éternels, les miracles de l'apostolat missionnaire sont destinés à compenser les hontes et les tristesses des apostasies en territoire fidèle.

C'est pour cela que nous devons nous réjouir profondément du grand élan missionnaire qui caractérise notre siècle et plus spécialement le pontificat de Pie XI. C'est pour cela que nous devons regarder comme le plus grand titre de gloire que l'on puisse attribuer au grand pontife, celui de « Pape des missions », qui lui a été plus d'une fois conféré par les observateurs attentifs au déroulement de l'histoire.

En vérité, quand le spectacle des luttes qui déchirent l'Europe, quand la constatation des haines qui montent contre l'Eglise assombrit nos cœurs, il nous est bon de nous tourner vers les pays de mission, et d'y admirer les bontés de la Providence, et d'y contempler les prodiges de la pénétration évangélique.

Nos lecteurs se souviennent sans doute de ce que nous avons rapporté l'an dernier, à pareille date, sur l'Urundi, et, il y a deux ans, sur le Ruanda. Les spécialistes des études missionnaires attachent de plus en plus d'importance à ce qui se passe en ces régions. Et le R. P. Monnens, professeur de missiologie à l'Université Grégorienne, — on sait que ce sont les Pères Jésuites qui enseignent dans toutes les chaires de cette vénérable Institution du XVI[e] siècle, siècle de la Réforme catholique, — en donne la raison suivante :

« Voyez, dit-il en substance, jamais l'Europe ne suffira à convertir l'Afrique. C'est l'Afrique qui convertira l'Afrique. Telle est d'ailleurs la pensée du Saint Père.

Il importe donc de créer au plus tôt en Afrique même des centres d'où partiront ensuite des missionnaires pour conquérir le reste du continent noir. Cet essor missionnaire de l'Afrique vers l'Afrique ne commencera peut-être que dans un siècle ou davantage. Mais son temps viendra.

Ce sera leur affaire, l'affaire des Africains.

Mais voici notre temps et notre affaire, « la grande affaire ». Une occasion unique s'offre à nous : aider intensément le noyautage actuel du Ruanda-Urundi qui, avec le Lac-Albert et l'Ouganda tout proche, semblent devoir constituer la base stratégique de cette conquête toute africaine dans son origine et dans son terme, mais toute catholique dans son esprit et son rayonnement. C'est aux *Grands Lacs* que sonnent aujourd'hui les grandes heures de toute l'Afrique. »

Et rejoignant la loi providentielle que nous formulions tout à l'heure, — la *loi des compensations spirituelles*, — le R. Père conclut :

« En ce moment où, d'année en année, la proportion catholique du globe ne cesse de diminuer et où donc l'extension missionnaire s'impose à l'Eglise avec la nécessité d'une loi vitale, le courant de conversions des peuples des *Grands Lacs* est providentiel et doit être soutenu dans une telle mesure qu'il soit à même d'emporter au plus tôt toute l'Afrique dans ses flots... »

C'est en pleine conformité avec ces vues d'un maître de la missiologie que nous avons parlé à plusieurs reprises, dans nos « Causeries », de la revue *Grands Lacs*. Elle nous apparaissait et nous apparaît toujours comme autre chose et mieux qu'une Revue missionnaire. Il existe d'autres Revues missionnaires non moins palpitantes d'intérêt et de vie ; mais celle là n'est pas seulement une Revue, elle est un *mouvement*, une *floraison* d'avenir, une poussée que l'on a pu appeler « le plus fort mouvement de conversions qu'ait jamais enregistré l'histoire de l'Eglise, » — le mot est du R. P. Charles, S. J.

La revue *Grands Lacs* [1] tire actuellement à 45.000 exemplaires. C'est quelque chose, mais ce n'est pas encore assez. Le Vicaire apostolique de l'Urundi, Mgr Gorju, a dû démissionner pour raison de santé. Son successeur est Mgr Grauls. Il ne peut plus suffire à la tâche. La conversion de tout un peuple dépasse les possibilités de l'équipe missionnaire qu'il dirige et les ressources dont il dispose. On comprend combien il serait regrettable qu'un si beau mouvement fût arrêté ou ralenti faute de moyens d'action. Nous faisons volontiers écho, ici, à la voix des *Grands Lacs* d'avril 1937.

Cela ne signifie nullement, du reste, que nous oublions les autres missions et l'immense intérêt qui s'attache à chacune d'elles, même à celles dont les progrès semblent les plus lents et les plus difficiles.

Et justement, la revue *Grands Lacs*, qui publie chaque année un n° spécial, formant un véritable volume, a consacré celui de 1937 à un groupe de missions particulièrement déshéritées : celles du Sahara [1].

Nous allons essayer de donner quelque idée de toutes les difficultés que rencontre le missionnaire en cette région si particulière.

II

On peut les ramener à deux catégories principales : celles qui viennent de la nature et celles qui viennent de la population.

Les premières relèvent de la géographie et de la technique des transports.

Sur la géographie saharienne, le n° spécial de *Grands Lacs* nous donne de rapides et substantiels aperçus. Le Sahara est probablement le premier désert du globe par ses dimensions et son aridité. Il occupe presque la moitié du continent africain, car il s'étend sur une longueur nord-sud de 1.600 km. et une largeur est-ouest d'environ 4 500. Son aridité et, — par voie de conséquence, — son inhospitalité proviennent d'une insuffisance des pluies, d'un déséquilibre entre la quantité d'eau qui tombe du ciel et celle qui se perd par évaporation solaire. Car le Sahara est le paradis du soleil et de la lumière. Il appartient aux régions les plus chaudes du globe. Bien des contrées équatoriales ne dépassent pas 30 à 33° centigrades, à l'ombre, vers l'heure de midi ; mais il en est ainsi pour les douze mois, sans variations. Le Sahara, qui est une région tropicale, connaît des différences de saisons et d'énormes élévations de température. En certains endroits le thermomètre marquera jusqu'à 50, 55° et même au-delà, à l'ombre. Les températures de 40 à 50° y sont courantes. Ce climat, déjà fort pénible pour l'indigène, l'est bien davantage pour l'Européen. Durant les nuits d'été, en certains postes missionnaires, la température reste assez élevée pour rendre à peu près impossibles le repos et la détente de la nuit. Aussi, vers septembre ou octobre, après les trop longs mois de la saison chaude, voit-on venir avec plaisir les joies de l'hiver. Il y a alors des journées très douces, un véritable prin-

[1] Pour la France et ses colonies, *Grands Lacs* se vend à Paris, 31, rue Friant, XIV[e] — Abonnement : six mois, 10 fr., — un an, 20 fr., — 18 mois, d'avril 1937 à septembre 1938, 30 fr. — Pour les autres pays : Namur, rue Grandgagnage, 8.

[1] *Sahara*, n° spécial de *Grands Lacs*, historique et documentaire, 260 pages, 200 photos, 12 fr., est servi gratis à tous les abonnés de la revue.

temps et même des journées froides, d'autant plus redoutables que l'on est plus mal outillé pour s'en garantir. Parfois, les hautes montagnes apparaissent couvertes de neige et les plaines voisines sont balayées par un vent glacé.

Beaucoup de personnes se figurent le Sahara comme une immense étendue de sable. Ce n'est pas tout à fait cela. Il est traversé, de l'ouest à l'est, par une ligne de montagnes à peu près parallèles à la chaîne de l'Atlas.

« La traînée des volcans, à travers tout le Sahara central, écrit un géographe, s'aligne grossièrement mais nettement dans la direction est-ouest, entre le Tibesti et In Zisa, en passant par l'Aïr et le Hoggar. C'est la direction de l'Atlas. C'est celle de la côte sud-méditerranéenne, sur toute son étendue. C'est celle que suit un grand système de dépressions articulant presque tout le Sahara septentrional... Le sommet le plus élevé du Sahara est l'Eni Koussi du Tibesti, dans le Sahara oriental... L'Eni Koussi (3.500 m.) est un volcan tout frais, intact. Les volcans du Sahara occidental sont plus vieux, dégradés, usés. »

Dans cette chaîne saharienne, le massif le plus connu, pour nous Français, est le *massif targui*[1], qui comprend le Hoggar, rendu populaire chez nous par la vie du P. de Foucauld.

« Le nom de Hoggar (ou Ahaggar) s'applique au sommet du massif. Il y a là une sorte de plate-forme érodée où les champs de lave tiennent une grande place, qui a 250 km. de grand diamètre, où l'altitude se maintient partout supérieure à 2.000 m. et sur laquelle les volcans démantelés font saillie jusqu'au voisinage de 3.000 m. Cette plate-forme s'appelle l'Atakor du Hoggar. Autour d'elle, l'altitude reste élevée, elle diminue progressivement par des pentes insensibles à l'œil. Le Hoggar se prolonge au nord par d'autres massifs touareg très étendus, où l'altitude se maintient largement au-dessus de 1.000 m., le Tassili, le Mouidir, l'Ahnet. Plus au nord encore, le Tinr'ert, les Matmatas, le Tadmaït, la chaîne d'Ougarra, en saillie accusée jusqu'à 700 m., vont rejoindre l'Atlas. Au sud-est du Hoggar, les massifs de l'Aïr (jusqu'à 1700 m.) et de l'Adrar des Iforas (un millier de mètres) établissent la liaison avec le Soudan. Du côté de l'Océan, la côte est dominée à distance par d'autres massifs, les Egiobs (700 m.), l'Adrar de Mauritanie (500 m.). »

Mais si les régions montagneuses sont en général formées de roches plus ou moins dures, il existe aussi une région de dunes sablonneuses, qui porte le nom spécial d'Erg. On sait que les dunes sont formées par des accumulations de sable arrachées aux montagnes. Une triple action s'exerce en effet sur ces dernières et y réalise une incessante érosion : celle des pluies, rares, mais énormes ; celle des vents, dont la violence est souvent terrible ; celle des écarts de température qui sont souvent extrêmes (de 5° au lever du soleil à 70° dans le sol de la dune, dans l'après-midi). Ces trois facteurs contribuent à la formation d'une poudre légère que les vents emportent et qui s'entasse en dunes mouvantes. Il faut avoir voyagé dans l'Erg saharien pour se faire une idée de ce que peut être une région envahie par le sable.

Pour se rendre de Touggourt à R'damès, l'explorateur Victor Largeau (1842-1897) voulut emprunter l'Erg oriental. Voici la description qu'il en donne dans son livre sur le *Sahara* (1876, p. 175) :

« Ici, ce ne sont plus que des dunes ou plutôt de hautes montagnes pêle-mêle, élevées de 500 m. en moyenne au-dessus du fond des rares vallées qui les sillonnent. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que sables s'élevant et s'abaissant comme les flots d'une mer en furie. Mais les flots de l'Océan ne montent pas si haut que le Zemoul el Akbar. Parfois, de la crête d'une de ces vagues où l'on est arrivé par mille détours, on voit, à ses pieds, un gouffre profond. Aux bords, on distingue une couche d'un noir foncé, parfaitement unie : c'est le grès décomposé, mis à nu par les tourbillons qui ont creusé ce gouffre. L'homme s'épouvante en mesurant la profondeur de ces abîmes. Les chameaux reculent effrayés en poussant des beuglements de détresse. D'autres fois ce sont des vallées étroites et profondes, dont le fond est sillonné de grosses veines entre lesquelles poussent les rares plantes de la région, hantées par les animaux sauvages, dont les traces toutes fraîches se croisent sur le sable. Ces vallées sont bordées de pics aigus, qu'on croirait formés d'un roc roussâtre, si le vent n'en modifiait à chaque instant les arêtes mobiles, sous l'œil même du voyageur. Quelquefois, entre ces monts de sable, le sol est à nu, tantôt parfaitement plat, tantôt profondément raviné, et dans ces ravines, de petits « gours » arrondis sont disposés en files régulières [1]. »

En certains endroits, l'épaisseur du sable accumulé peut atteindre, au Sahara, cent et deux cents mètres. En d'autres lieux, le sable est totalement absent. Le grand Erg lui-même est plus diversifié que l'on ne pourrait croire. Dans les régions de sable, il est extrêmement dangereux de rester un jour entier sous l'action du vent, sans protection pour les yeux. On y gagne des conjonctivites qui laisseront le plus fâcheux souvenir. Des maisons, des villages, des palmiers peuvent être, après une tempête de vent, enfouis sous les sables, comme en montagne, dans les Alpes, ils seraient enfouis sous la neige. L'ermitage du P. de Foucauld, à In Salah, est complètement ensablé. L'indigène qui vous y conduit s'arrête à mi-hauteur de la dune et, indiquant le sol à ses pieds, il vous dit : « C'est ici !... »

Il existe pourtant des oasis, naturellement situées aux points d'eau, et qui sont le paradis du palmier. Quelques arbres épars marquent, aux approches de l'oasis, la transition entre l'étendue désertique et le domaine de la vie luxuriante. Parfois, la végétation a trois étages, en ce sens que sous les palmiers poussent d'autres arbres fruitiers, et sous les arbres fruitiers des légumes.

[1] On notera que ce mot est le singulier de *Touareg*, qui est un pluriel. On doit dire : un Targui, une Targuie ; ou adjectivement : le costume targui, le massif targui. Et au pluriel : les Touareg.

[1] Le « gour » ou « gara » est un monticule isolé, reste d'un plateau rongé et divisé par l'érosion. Il a la forme d'un cône tronqué, se terminant par un sommet tabulaire.

L'art de l'arrosage a ici une importance de tout premier ordre, car l'existence de l'oasis repose sur l'irrigation. Celle-ci a pour base soit des sources et des puits artésiens, faisant affleurer des nappes souterraines, — soit la *foggara*, qui est une galerie entièrement souterraine, assez haute et large pour qu'un homme y puisse circuler sans trop de difficultés et qui amène, en pente douce, comme un ruisseau artificiel, l'eau qui suinte des flancs des montagnes.

III

Dans un tel pays, la question des transports pose deux problèmes également graves. Ils l'étaient du moins autrefois, mais le temps a changé tout cela, avec une rapidité déconcertante. Les deux problèmes sont celui du véhicule et celui du guide de la route. Ce dernier se réfère à l'étude de la population ; nous en parlerons ci-après. Pour le véhicule, le grand changement a été la substitution de l'automobile au dromadaire.

Le dromadaire de race, de luxe, de course, c'est surtout le méhari, « le véritable Pullman du désert, » affirme la revue *Grands Lacs*. Il est élégant et rapide. C'est la monture des gendarmes modernes qui ont tant fait pour la police des solitudes. Il a été longtemps la seule monture du missionnaire. Mais il se démode, pour eux du moins et pour les touristes de plus en plus nombreux qui parcourent cette étrange contrée. Écoutons le P. Py nous dire comment voyage aujourd'hui le missionnaire du Sahara :

« Quelle bonne aubaine pour le missionnaire d'avoir pu remplacer le chameau et même le méhari par une auto, — fût elle une antique Citroën rapiécée de plaques de tôle cousues au fil de fer!... Ce n'est pas à dire que tout se passe sans incidents... Comme les routes sont plutôt rares, nous n'irons pas très loin avant de voir la petite auto « boire les obstacles, » selon le mot de notre vénéré Préfet apostolique. — « Elle les boit, a ajouté quelqu'un de non moins vénérable, mais c'est nous qui les avalons ! »

Continuons donc à une vitesse-heure variant de 2 à 50 km. Vous serez vite édifiés de l'entente qui existe entre la voiture et ses occupants, lorsqu'il s'agit de sortir d'un oued [1] rempli de sable. Elle se laisse dégonfler les pneus, consent à tourner en première à pleins gaz, pourvu que ses associés se soient armés préalablement de pelles et de pioches. D'autres fois, vous serez effrayés de la voir — car vous serez descendus — voler d'une pierre à l'autre, s'imposer des contorsions de toutes formes, pour sortir d'une vallée ravagée par un torrent. A part les touffes d'alfa, rien ne l'arrête. Et bientôt, elle arrive triomphante, à 20, à 50, quelquefois à 100 km. du point de départ : 10 ou 20 tentes de nomades sont plantées là.

Et elle attend qu'on la décharge. Eût-on jamais cru qu'il y avait une telle cargaison sous cette vieille couverture et ces ficelles ? Voici le sac contenant la toile de tente, la « rekiza » (mât central) et les « outed » (piquets de tente) Voici une caisse remplie de vivres. — Certes, au campement, ce serait faire injure aux habitants des lieux que de l'ouvrir, mais sait-on jamais ? Mgr le Préfet apostolique n'a tout de même pas le monopole des pannes. — Et puis, c'est la peau de bouc goudronnée remplie d'eau. Et puis la caisse-chapelle, la caisse pharmacie, des couvertures dans lesquelles on se roulera sur le sable en hiver, dont on se servira comme matelas en été ; enfin la musette de livres arabes : on y trouve des histoires et surtout la substantielle parole de Dieu. »

Ce fut le 14 février 1910, — date mémorable dans les annales du Sahara, — que la première auto fit son apparition à Ghardaïa, résidence habituelle du Préfet apostolique. On ne sait comment, la rumeur s'en était répandue dans la ville, car les indigènes ont des moyens mystérieux pour connaître les nouvelles et se les transmettre.

« De fait, écrit un témoin, le P. David, vers 16 h. 30, on apercevait deux automobiles sur la route en lacet qui descend de la crête rocheuse au fond de l'oued M'zab. Six minutes après, elles étaient à Ghardaïa. Tout le monde d'accourir. Nos gens sont absolument stupéfaits de la rapidité de ces voitures sans chevaux. Quelques-uns éclatent de rire, d'autres battent des mains, quelques femmes, pudiquement voilées, oublient toutes les consignes et font entendre de joyeux « youyous » ; enfin, il fallait s'y attendre, l'une d'elles tombe en pâmoison.

Quelques tolbas (lettrés) sont là, drapés dans leur traditionnel haïk blanc, agrafé sur l'épaule gauche et qui, passant en feston sur l'abdomen, vient retomber sur l'épaule droite, après avoir fait deux fois le tour de la tête. Ces commentateurs du Prophète et de sa Loi, quelle attitude vont-ils prendre en face de cette nouveauté : une voiture marchant sans chevaux ! Trop orgueilleux pour manifester le moindre étonnement, tandis que tous exultent d'allégresse, ils restent impassibles, puis gravement ils déclarent que ces voitures sont mises en mouvement par des chevaux invisibles, c'est-à-dire, des génies *(djenouns)* capturés par ces sorciers de Roumis et obligés de traîner leurs voitures. Donc, monter dans ces véhicules est *haram* (défendu). »

Il est vrai que le sucre, le café, le thé avaient subi jadis la même prohibition. Le café surtout : il est noir, il ne pouvait sortir que de l'enfer ! Mais les interdictions sont tombées, il y a beau temps, et le café est devenu l'une des boissons favorites des Arabes.

Si l'apparition de l'auto a transformé entièrement les conditions de transports pour les missionnaires, cela ne veut pas dire qu'il n'y ait jamais d'incidents. Les pannes de Mgr Nouet, second Préfet apostolique du Sahara, successeur de Mgr Guérin en 1910, sont restées légendaires. Il lui est arrivé de perdre sa route, entre El Goléa et Ouargla, auprès du puits de Djafou, et non loin de l'inscription suivante gravée sur un pan de mur : *Attention : 200 km. sans eau !* Il fallut des heures de marches et contre-marches pour retrouver la route, et comme le soir tombait, le Préfet apostolique décida de passer la nuit à l'endroit où il se trouvait. Heureuse inspiration, car, le lendemain à l'aube, il constatait qu'il avait stoppé à quelques mètres d'une cuvette impressionnante : « Les bons anges du Sahara avaient prévenu un plongeon vertical. »

[1] L'oued, au Sahara, c'est le fleuve intermittent, qui se remplit subitement, un jour de grande pluie, sur une partie au moins de son parcours, mais qui est le plus souvent à sec.

Représentons nous maintenant ce qu'est le service missionnaire dans un diocèse comme celui de Mgr Nouet.

Partons d'Alger. A 400 km. dans la direction du sud, nous atteignons Laghouat, après avoir passé à Djelfa. Cette dernière ville appartient déjà au désert, car elle est éloignée de 100 km. de tout autre centre. A Laghouat, apparaissent les premiers palmiers, ce qui est un autre signe du désert. Djelfa et Laghouat se rattachent encore au diocèse d'Alger. Poursuivons vers le sud. A 200 km. de Laghouat, nous arrivons à Ghardaïa. C'est un gros centre d'environ 20.000 âmes, curieux par ses sites, ses races diverses, flanqué d'autres villes qui sont ses satellites. Le vendredi, les nomades l'envahissent avec leurs chameaux, leurs moutons et tous leurs besoins et leurs appétits... 300 km. plus au sud, c'est El Goléa, la perle du désert, à l'entrée de dunes sans fin (Grand Erg oriental), avec ses palmiers puissants, ses eaux abondantes, et surtout le tombeau du P. de Foucauld [1]. »

Si maintenant d'El Goléa nous remontons à 200 km. dans la direction du nord-est, nous entrons dans Ouargla, qui se trouve à environ 150 km. à l'est de Ghardaïa :

« Ouargla est le chef-lieu des oasis sahariennes. On y trouve un centre européen, flambant neuf, une ville indigène toute en terre, — mais que le soleil dore à souhait, — des villages autour d'un lac salé, bâtis eux-mêmes en pierres de sel. La population est noire sans être nègre, population bonne et douce, flexible à toutes mains, très pauvre malheureusement, bien que deux millions de palmiers devraient la faire vivre. Mais ces palmiers sont possédés par des Arabes et même des Juifs. »

D'Ouargla, toujours dans la direction du nord-est, on atteindra Touggourt, à 150 km. Les annexes de ce poste, dispersées dans la longue chaîne d'oasis qui remonte jusqu'à Biskra (200 km, plus au nord), sont perdues dans les dunes d'El Oued, des dunes qui sont des montagnes que le vent tourmente et modifie à son gré. Touggourt et ses annexes, qui sont d'anciennes villes romaines, ont plus de 200.000 habitants, pour la plupart très groupés. Ce serait là une grande facilité offerte aux missionnaires. Malheureusement deux choses manquent pour y exercer un apostolat qui pourrait être fructueux à la longue : l'argent et les hommes.

Si du Sud-algérien on passe au Sud-oranais, on trouvera comme postes missionnaires : Kreider, Bouktour, Mecheria, où l'on construit une église en ce moment, Beni Ounif, Figuig, Colomb-Bechar, et les mines de charbon de Kenadza, Beni Abbès, où le P. de Foucauld eut son premier ermitage.

Que si l'on veut traverser tout le Sahara du nord au sud, pour aller au Soudan, c'est un voyage relativement facile de nos jours. Il n'en fut pas toujours ainsi. Sans doute, de tout temps, des caravanes de paisibles marchands ou d'inquiétants négriers se sont rendues de l'Afrique du nord au Niger, en traversant le désert. Et l'histoire garde le souvenir d'une véritable expédition militaire menée en 1496 par le renégat Djouder, avec fantassins, cavaliers, artilleurs, au compte du sultan du Maroc, pour conquérir Tombouctou et l'or soudanais.

Mais les premiers Européens qui ont tenté la traversée se sont heurtés à d'inexprimables obstacles. La fameuse mission Foureau-Lamy qui partit d'Ouargla, le 13 octobre 1898, ne put atteindre Zinder, en territoire nigérien, que le 12 novembre 1899, après plus d'une année de luttes, d'efforts, de fatigues, de privations telles que pas un seul des mille chameaux de bât rassemblés au départ ne put atteindre le but.

La France ne pouvait manquer pourtant d'organiser la liaison entre ses possessions de l'Afrique du nord et celles de l'Afrique occidentale. A la fin de la guerre, il ne restait plus qu'un centre d'agitation indigène dans le Sahara occidental. La soumission en fut obtenue par le commandement des confins algéro-marocains.

Ce fut après cette opération importante de police que

« l'examen des ressources en eau et en vivres des principales voies de pénétration saharienne, de leur importance économique, des facilités de passage, de l'intérêt des points d'aboutissement, permit d'établir un schéma d'ensemble des voies transsahariennes. Et c'est d'après ce plan qu'ont été tracées, balisées et équipées les deux grandes voies actuellement en exploitation :

1° Celle du *Tanezrouft*, qui, partant d'Oran ou d'Alger, se dirige vers Gao (sur le Niger, à l'est de Tombouctou), à 3 000 km. environ de la Méditerranée et se prolonge en A. O. F. vers Niamey et Conakry d'une part, et Bamako et Dakar de l'autre.

2° Celle du Hoggar, qui prend son origine à Alger ou Constantine et par El-Goléa, In-Salah et Tamanrasset, atteint Agadès, à 3.000 km. environ de la côte algérienne, d'où elle se prolonge vers Zinder, puis le Dahomey, la Nigéria anglaise, l'A. E. F. et le Congo belge. »

Deux autres pistes sont en voie d'aménagement et en partie exploitées. Il y a en outre trois grandes lignes de rocade, orientées d'est en ouest.

Les pistes en exploitation

« ont été non seulement tracées, balisées et, dans la mesure du possible, rendues carrossables, mais elles ont été en outre équipées de telle façon que les voyageurs sont assurés de trouver, en fin d'étape, tous les 400 km. environ, un hôtel ou un bordj [1], hôtel bien tenu, des ravitaillements en essence et lubrifiants, un poste de T. S. F. ouvert au trafic privé ; enfin, dans les centres les plus importants, des ateliers de réparations pour les voitures. Cet équipement touristique, réalisé sur les principales routes sahariennes et transsahariennes, les a rendues accessibles aux automobilistes utilisant leur voiture personnelle, et cela moyennant un minimum de précautions, dont

[1] Le corps du P. de Foucauld a été transporté là, sur l'ordre de Mgr Nouet.

[1] Nom arabe signifiant *fortin* et servant de résidence à une petite garnison commandée par un administrateur militaire.

les voyageurs sont informés par le « Code Saharien de la route. »

Pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent employer une voiture particulière, fonctionnent, sur les pistes indiquées ci-dessus, des services automobiles réguliers de transport en commun.

C'est ainsi que les cars de la Compagnie Générale Transsaharienne desservent toutes les semaines, dans chaque sens, la piste occidentale, entre Colomb Bechar, Beni-Abbès, Adrar, Reggan, Bidon V et Gao... De même, sur la piste centrale, fonctionnent les services de la Société algérienne des Transports tropicaux, hebdomadaires entre Alger, Ghardaïa, El-Goléa, In-Salah et Tamanrasset, bimensuels entre Tamanrasset et Zinder, mensuels jusqu'au Tchad et Fort Lamy. »

En somme, le trajet effectué si péniblement par la mission Foureau, en treize mois, il y a quarante ans, ne demande aujourd'hui qu'environ huit jours ! C'est dans des cas de ce genre que l'on peut parler le plus hardiment de *progrès !*

IV

Mais ce progrès de la technique correspond-il à un progrès humain, à un progrès de la vraie civilisation, celle *qui est dans le cœur ?* Voilà bien le problème qui nous intéresse le plus, n'est-ce pas ?

Heureusement, il est permis de répondre affirmativement à une question qui, en terre chrétienne, ne comporte, hélas ! trop souvent qu'une réponse négative ou du moins très hésitante.

C'est au grand historien catholique des Missions, Georges Goyau, que *Grands Lacs* a demandé le récit des débuts de l'apostolat catholique au Sahara. L'on n'a pas besoin de dire que l'éminent académicien a traité ce sujet pathétique avec sa vigueur, sa clarté, sa profondeur d'émotion habituelles.

« Lavigerie, archevêque d'Alger, écrit-il, était devenu, tout en même temps, Délégué apostolique pour la Mission du Sahara occidental et du Soudan ou pays des nègres. »

Cette mission était quelque chose d'immense. Elle comprenait le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, au nord, — le Fezzan, à l'est, — le Sénégal et la Guinée, au sud.

Ces deux mots : Sahara, Soudan, évoquaient alors de ténébreux mystères ; le premier était synonyme de solitude infranchissable; le second, de grouillement de populations sauvages.

Tout de suite, Lavigerie avait organisé sa fameuse Société des Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, si connus sous le nom de *Pères Blancs* et de *Sœurs Blanches* (1868). Dès 1874, les Pères se trouvent installés dans Metlili, au-delà du Mzab. Six mois plus tard, ils créent un poste à Ouargla. Et déjà l'attirance de Tombouctou, à travers le désert, se faisait sentir. Deux Européens seulement, le français René Caillé, et l'allemand Barth, avaient visité la ville nigérienne. Le rêve saharien, tout de suite, obséda les jeunes Pères Blancs. Les lettres qu'adressait à ses amis du séminaire de Belley le P. Deguerry, Supérieur général de la Société, sont significatives à cet égard. Il n'y est pas question d'orphelinats algériens, de colonies agricoles algériennes, comme les envisageait, en beaucoup d'endroits, la correspondance de Lavigerie :

« Les collines du Sahel n'attiraient guère nos regards, écrit le P. Deguerry, malgré les richesses si variées dont elles étaient couvertes, à cette époque de l'année. Tant de pensées se pressaient dans notre esprit ! Qu'allions-nous faire si loin d'Alger (cent lieues par terre), à travers des pays inconnus, sans argent, obligés de mendier notre pain ! Nous avions à accoutumer nos corps à la fatigue et aux privations; il nous fallait tremper nos âmes à cette vie d'imprévu qui plus tard devra être la vie de chaque jour ; en un mot, tout ce voyage n'était qu'une sorte de noviciat à la vie apostolique, afin de n'être pas surpris lorsque le moment sera venu de nous enfoncer dans le désert et de vivre de la vie nomade des Sahariens, moment qui peut-être n'est pas très éloigné... Nous ne nous lassions pas, le P. Charmetant et moi, des hauteurs de Mascara, de contempler les lointaines limites du désert, notre future et désirée patrie ; notre cœur était vivement ému et, de nos vœux, nous appelions cette terre si délaissée, comme le matelot lorsque, de la haute mer, il commence à entrevoir le rivage du pays natal. »

Vers la fin de 1875, trois missionnaires recevaient l'ordre de départ, à travers l'inconnu, pour Tombouctou. Ils devaient s'établir définitivement dans la capitale du Soudan ou y laisser leur vie pour l'amour de la Croix. Ces trois premiers apôtres du Soudan, — apôtres de désir seulement, car le martyre allait les arrêter en route, — étaient les PP. Paulmier, du diocèse de Paris, Bouchaud, du diocèse de Lyon, et Menoret, du diocèse de Nantes. Des rôdeurs touareg, faits prisonniers non loin de Metlili, étaient retenus à Alger. Mgr Lavigerie pensa qu'ils pourraient constituer les éléments d'une bonne escorte pour ses trois fils en route vers le Soudan. Le 31 décembre 1875, le P. Deguerry et ses confrères faisaient aux héros d'émouvants adieux. En vain les indigènes de Metlili, les bureaux arabes, le chef des Chaamba, avaient-ils déconseillé le départ ; les Pères se confiaient ingénument à la Providence et aux Touareg rendus à la liberté moyennant la promesse de les conduire au Soudan. Mgr Lavigerie, lui, espérait. Et déjà il construisait l'avenir. Comme Pie XI, il était convaincu que seuls des apôtres du pays arriveraient à libérer l'Afrique du paganisme ancestral :

« Il est une œuvre, écrivait-il, qui est vraiment, pour l'intérieur de l'Afrique, l'œuvre de l'avenir, je veux dire celle du rachat et de l'éducation d'un certain nombre de jeunes nègres, qui seront ensuite renvoyés dans leur pays pour en devenir les apôtres. C'est à eux qu'est réservée la mission d'abolir un jour cet esclavage qui les a ravis à l'affection des leurs et dont la lèpre infâme est tout à la fois la honte et la mort de ces immenses régions, si privilégiées par la nature... Si jamais parmi eux se trouve une grande âme, et tout nous fait espérer qu'il s'en rencontrera, ce sera le salut. Chez des peuples courbés sous tant de maux, un seul homme puissant et bon pourrait suffire à allumer de proche en proche l'incendie qui finirait par consumer l'esclavage, cause unique de tous les genres d'abaissement. »

Le rêve était magnifique. Mais Dieu a des voies différentes des nôtres et ne travaille pas sur la même échelle de durée que nous ! Il avait décrété que les premiers missionnaires du Sahara et du Soudan, avant d'avoir pu donner leur foi, donneraient leur sang !

A partir d'El Goléa, on commença à ne plus rien savoir des trois apôtres et de leur escorte. Bientôt circulèrent des bruits sinistres. Et, le Jeudi Saint 13 avril 1876, survenait à Alger la nouvelle que l'expédition apostolique avait été massacrée par les Touareg. « Ces pauvres enfants, gémissait Lavigerie, c'est moi qui les ai envoyés à la mort ! »

En mai, il écrivait au pape : « Nous les considérons comme martyrs et nous les vénérons comme tels, attendu que c'est certainement pour le seul nom de Jésus-Christ qu'ils ont donné leur vie. » Et le St-Siège permettait qu'une messe solennelle d'action de grâces fût célébrée, dans la chapelle des missionnaires d'Afrique, en souvenir de « l'héroïque courage avec lequel les missionnaires avaient subi leur martyre. »

Trois ans plus tard, il fut possible d'avoir des détails précis sur ce qui s'était passé :

« Les Pères et leurs compagnons venaient de déjeuner, joyeux ensemble comme de coutume. Cependant la mort des premiers avait été arrêtée pour ce jour-là. Les Touareg se partagèrent les Pères. Le P. Paulmier marchait un peu en avant de la caravane, en compagnie d'El-Ouhiny. Les Pères Menoret et Bouchaud venaient, à une certaine distance, en compagnie d'El-Mounir et d'Idda. El Ouhiny, tout en causant avec le P. Paulmier, tirait son sabre, le faisait admirer, puis, le faisant vibrer d'un tour de main, en frappa le Père à la tête. Le Père tomba. La partie supérieure de la tête, depuis la naissance du nez, était retombée à quelques pas du cadavre. Ce fut le signal pour les autres. El Mounir, saisissant son pistolet, le déchargea sur le P. Bouchaud, qui tomba mort. Le P. Menoret, frappé en même temps par Idda, d'un coup de drahia (poignard), ne mourut pas sur place. Il se releva, voulut fuir, mais tous les Touareg le rejoignirent, frappant à coups de sabre et de poignard, jusqu'à ce qu'il tombât enfin. Il n'était pas mort. Pour l'achever, on lui coupa la gorge. Restait le Chaambi (un Arabe qui accompagnait les Pères). Celui-ci marcha encore quelque temps avec les Touareg, qui ne voulaient pas le tuer. Mais un raoui, dont le cousin avait été tué, l'année précédente, par les Chaamba de Metlili, et qui était en compagnie des Touareg, voulut se venger à lui seul. Ce fut dans l'après-midi qu'il massacra impitoyablement El-Hadj Bou-Beker, bien loin des Pères. »

Le gouvernement français ne crut pas pouvoir tirer justice de ce lâche assassinat. Les indigènes conclurent à sa faiblesse et en furent encouragés dans leur hostilité envers les Roumis.

Pourtant Lavigerie ne pouvait en rester là. Dès 1877, il commençait à s'impatienter : — « Les protestants, disait-il à ses Pères, les hommes les plus perdus de vices, cherchent depuis moins longtemps que vous à se frayer une route à travers le Sahara et ils y réussissent. Et vous, que le bon Dieu est prêt à seconder, vous qui avez mission pour avancer, vous restez inactifs, vous n'aboutissez à rien, je ne vous comprends pas ! »

A quoi le P. Richard répondait : — « Les précédents explorateurs, disposant de sommes considérables, jetant à droite et à gauche tant et plus de cadeaux, même à des enfants de dix ou douze ans, auxquels ils donnaient de magifiques armes, ont aggravé notre position. Nous n'avons pas à les suivre dans leur prodigalité, mais ils ont néanmoins augmenté le chiffre de nos dépenses forcées. »

D'autre part, le guide ne voulait emmener qu'un seul Français à la fois, ce qui ne convenait nullement aux missionnaires.

Lavigerie eut alors la pensée qu'il serait peut-être plus habile de faire partir les missionnaires par la Tripolitaine, qui appartenait alors à la Turquie, plutôt que par l'Algérie, où l'occupation française créait un mouvement d'hostilité. Le 22 janvier 1878, le P. Richard quittait Ouargla et allait s'installer à R'damès. Une procure était établie à Tripoli pour préparer la grande expédition vers le sud. Le P. Richard fut rapidement populaire dans le pays. Il racontait : « Un Arabe avec qui nous avons fait un marché s'en rapporte à moi pour le compte. Je connais les chrétiens, nous dit-il, je sais que votre parole est vraie et que vous tenez plus à la justice qu'à l'argent. Chez nous, musulmans, ce n'est pas la même chose. » Il commençait à avoir confiance dans le succès de son entreprise. « Nous sommes fort bien placés cette fois, écrivait le P. Deguerry, le 15 mars 1878, pour aller au Soudan. En moins de dix-huit mois ou deux ans, nous y parviendrons, avec la grâce de Dieu. A l'œuvre donc et ne nous décourageons pas. D'Ouargla ici, un voyage de seize jours, — d'ici à R'at, un voyage de quinze ; — de R'at à Kouba ou Kano, un autre de quarante-cinq ou cinquante. »

Et un missionnaire, impatient de partir, traçait sur le journal manuscrit de la mission de R'damès, en 1879 : « L'Eglise sera-t-elle devancée au Soudan par les compagnies de chemins de fer, la maçonnerie et les liqueurs ? Que la cause de Jésus-Christ précède au Soudan le commerce, et que la Croix y soit connue avant la vapeur ! »

Le 29 novembre 1879, on lit dans le même journal : « Départ d'une grande caravane pour le Soudan. Nous la voyons partir avec des yeux d'envie. Que ne pouvons-nous la joindre ! Dans trois ou quatre mois, nous serions à Kano. Cher Soudan, terre promise, quand nous sera-t-il donné de te voir et de t'apprendre qui t'a créé, qui t'a racheté et qui peut te sanctifier ! »

Mais il leur faut encore attendre. Le P. Richard noue des relations avec les Touareg. Il s'en fait estimer et aimer et croit de plus en plus pouvoir compter sur eux. Même le massacre de la mission Flatters, en 1881, ne parvient pas à ébranler sa résolution. Bref, le 18 décembre 1881, il quittait R'damès, avec deux jeunes confrères, les PP. Gaspard Morat, du diocèse de Chambéry, et Alexis Pouplard, du diocèse d'Angers. Ils feignaient de

prendre la route d'Ouargla, puis, vingt-quatre heures plus tard, se rabattaient sur la route du Touat, en direction du sud.

Hélas ! ils n'allèrent pas loin. Trois jours après, les Pères Blancs restés à R'damès écrivaient sur leur journal de mission une page de deuil :

« O Dieu ! Quel malheur ! Les Chaamba, compagnons des Pères, nous reviennent. Nos frères sont morts, nous disent ils. Ils nous racontent ensuite la triste fin des chers Pères Richard, Morat et Pouplard. Ce sont les guides touareg eux-mêmes, soudoyés et surexcités par les R'damésiens, El Hadj Mohammed et Teni en tête, qui ont cruellement assassiné leurs compagnons. Nous restons muets de douleur en apprenant cette terrible nouvelle... On peut désormais ranger dans la même catégorie tous les Touareg, tant Azguer qu'Hoggar. Nos confrères sont donc heureux. Ils ont été mis à mort en haine de la foi chrétienne et de la France, notre patrie. »

« Vu pour le martyre » : tels étaient les mots qu'autrefois Lavigerie s'était complu à tracer sur les lettres testimoniales que lui présentait l'un de ses premiers Pères Blancs, à son arrivée à Alger, et il avait demandé : « Lisez ! Acceptez-vous ? — C'est pour cela que je suis venu, » avait répondu le postulant.

Ils étaient venus aussi pour le martyre, Paulmier, Bouchaud et Menoret ; puis, après eux, Richard, Morat et Pouplard. Deux fois de suite, deux équipes payaient d'une mort tragique et glorieuse leur tentative d'accéder au cœur de l'Afrique.

Sur l'ordre de Lavigerie, les Pères Blancs de R'damès regagnèrent Tripoli, escortés par des cavaliers turcs. Longtemps encore les routes du désert demeureront dangereuses : le lieutenant Palat y trouvera la mort en 1887, l'explorateur Douls en 1889. Entre l'Algérie et le Soudan, elles semblaient interposer des embûches plus qu'elles n'ouvraient des avenues.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Le changement paraît aussi considérable dans le domaine psychologique que dans le domaine technique. Deux facteurs sont intervenus pour transformer la situation : d'une part, la pénétration militaire française, d'autre part, la pénétration missionnaire. La première a établi l'ordre, mis à la raison les écumeurs du désert, fait respecter le drapeau, créé une police agile et souple, partout présente et partout redoutable. La seconde n'a pas eu moins de succès. Le Préfet apostolique du Sahara, Mgr Nouet, en résume les résultats dans les lignes suivantes :

« Certes, ce n'est pas celui des Missions des Pères Blancs à l'Equateur. Aussi bien, le milieu n'est pas le même, les ambiances sont différentes. On a dit du Père de Foucauld que sa robe blanche, en parcourant le désert, avait fait aimer la France, qu'il avait été un semeur de paroles efficaces. Je crois que la robe blanche des Pères et celle des Sœurs ont fait aimer la France ; je crois que les uns et les autres ont été des semeurs de bonnes paroles.

Il y a trente ans environ, un Père faisait la classe dans le milieu fermé du Mzab. Pendant plusieurs années, malgré ses efforts, il n'eut qu'une douzaine d'enfants. On le fuyait par mépris pour les chrétiens. Aujourd'hui, si les classes n'ont pas plus de 150 enfants, c'est uniquement parce qu'il n'y a pas moyen d'en héberger davantage.

Il y a trente ans, quand un Père touchait un fruit, un légume au marché, le fruit restait invendu, s'il ne le prenait pas, parce que souillé par le contact d'un chrétien. Ces répulsions sont aujourd'hui inexistantes.

Autrefois, quand une femme apercevait un Père dans la rue, elle se sauvait ou se collait le visage contre le mur, jusqu'à ce qu'il fût passé. Aujourd'hui, c'est souvent un aimable bonjour.

Quand les premiers indigènes se firent chrétiens, leurs familles menèrent le deuil, comme pour un enterrement. Or, hier, une bonne partie de la ville assistait aux funérailles d'une chrétienne, respectueuse de tous les rites.. »

Les missionnaires ont créé des écoles, des hôpitaux, des ouvroirs, des dispensaires. Ils soignent les malades, distribuent des remèdes, éduquent les enfants, visitent les nomades, font rayonner la charité chrétienne, dissipent des préjugés, sèment la bonne parole, gagnent la confiance des indigènes, conquièrent des âmes une à une. Car il y a des conversions, — pas par grandes foules, — mais il y en a.

A ce propos, le P. Cussac pose dans *Sahara* (p. 271) l'inévitable question : « Le musulman est il convertissable ? » Il reconnaît la singulière emprise de l'Islam sur ses adeptes (nous essaierons tout à l'heure d'en analyser les éléments). Mais il s'élève avec raison contre le « défaitisme » de certains chrétiens qui condamnent à priori tout effort d'évangélisation en terre musulmane, comme nécessairement voué à l'échec. Il n'est pas sûr que les conversions soient plus difficiles à obtenir ici qu'en Chine ou au Japon ou dans l'Hindoustan. Si l'on ne peut parler des éclatants succès de l'Urundi, de l'Ouganda, ou encore de Madagascar, il ne semble pas que les missions en pays d'Islam soient plus décourageantes que tant d'autres que l'on pourrait citer.

Et voici la conclusion du P. Cussac elle rejoint et complète celle que nous citions tout à l'heure de Mgr Nouet :

« Aujourd'hui, après vingt-cinq ou trente ans de travail, malgré des campagnes fanatiques, malgré l'inévitable survivance en certains esprits, d'une combativité périmée, on voit des populations, naguère encore hostiles, établir des relations suivies et amicales avec les missionnaires. On y voit des écoles si débordantes d'élèves qu'il faut parfois limiter les entrées. On y rencontre une sympathie qui se marque par mille détails quotidiens... On voit ces musulmans admirer la vie austère et pieuse des missionnaires et venir chercher auprès d'eux de multiples conseils.

En fait, les chrétiens, s'ils sont peu nombreux, se montrent d'une grande ferveur. Et c'est là, certes, une constatation du plus haut intérêt, car, dans la fondation des chrétientés, la qualité importe beaucoup. Ouargla et El Goléa, pour ne citer que ces deux postes, sont légitimement fiers de leurs néophytes ; les familles chrétiennes qui commencent à se grouper, chaque année plus nombreuses, en ces deux oasis, sont un exemple

et un modèle pour ceux qui les entourent. Il y a un ébranlement certain chez beaucoup d'indigènes, qui ne regardent plus le roumi comme un ennemi qu'il faut combattre, mais comme un ami, dont ils finissent par apprécier la religion, alors qu'on avait tout fait pour la leur rendre haïssable.

Dix-sept postes de Pères Blancs et de Sœurs Blanches, répartis dans toute l'étendue de la mission, continuent chaque jour cette œuvre de longue haleine. Les missionnaires ont chaque jour sous les yeux, dans le domaine matériel, l'exemple du travail opiniâtre dont il faut faire preuve dans le domaine des âmes. S'il est patiemment nivelé, irrigué, cultivé, le sol désertique peut produire parfois de riches et prodigieuses moissons. Ainsi la grâce divine et le travail humain, le miraculeux labeur de Dieu dans les âmes, la patiente énergie des missionnaires produisent et produiront encore des fruits de conversion que parfois les plus hardis n'auraient osé espérer !... »

V

Terminons cet aperçu des missions sahariennes par l'analyse annoncée ci-dessus de la mentalité musulmane. Cette analyse est valable pour tous les adeptes de l'Islam. Nous autres Européens, nous sommes très fiers de notre science, de nos progrès techniques, de nos machines, de notre industrialisme. Et un trop grand nombre d'Européens se figurent qu'ils doivent nécessairement en imposer aux musulmans à cause de leur supériorité matérielle. Il n'en est rien. Tout au contraire, quand cette « technicité » se joint, comme il arrive trop souvent, à l'incrédulité, à la cécité spirituelle, elle ne sert qu'à éloigner les croyants de l'Islam, à leur inspirer le mépris et le dégoût.

« S'ils reconnaissent assez facilement l'avance des peuples chrétiens dans le domaine matériel, écrit le P. Foca, les musulmans restent trop souvent convaincus de leur supériorité spirituelle et fiers d'une morale qu'ils déclarent parfaite ! Le vrai musulman se croit un privilégié de Dieu, membre de cette nation « *Khaira ommatin* » qui a été suscitée par Dieu pour servir de modèle à toutes les autres ! Les musulmans sont donc l'objet d'une mission particulière qui les rend fiers et les rassure. L'Apôtre par excellence, le « sceau des prophètes » que la légende orne des plus hauts mérites, a été envoyé à eux. Ils sont en outre les gardiens d'un Livre qui contient la Parole de Dieu authentique et définitive. Ce livre aux belles assonances rythmées les charme et les nourrit, car il est dévotement appris par cœur et forme bien souvent le fond unique de leurs connaissances.

D'autre part, ils n'ont pas perdu le souvenir des temps où ils régnaient sur des continents. Ils ont eu des gloires militaires incontestables. Une sève étrangère a fait fleurir la science et la littérature en Islam, pendant près de deux siècles Ils ont, il est vrai, conscience de leur décadence actuelle, mais ils cultivent l'espoir en des temps meilleurs. Voilà les dispositions de beaucoup. »

Du point de vue strictement religieux, plutôt que racial, l'Islam tranquillise ses adeptes. La doctrine ne manque pas de données véridiques et très acceptables, vue surtout d'un regard superficiel. La morale est large sous des aspects austères. Près de quatorze siècles de domination exclusive d'une religion d'Etat ont formé les masses à une fidélité de pratiques devenue à peu près instinctive. Les écoles libérales, les sectes philosophiques n'ont pu vivre en Islam. Les pratiques religieuses étaient imposées sous des peines sévères, tout comme elles le sont encore aujourd'hui en Arabie. L'abandon de l'Islam ne pouvait se concevoir, étant puni de mort sans rémission. Il reste quelque chose de tout cela.

Autre raison de l'attachement des Arabes à leur religion, en terre française : un grand nombre d'administrateurs coloniaux ont affecté une indifférence religieuse totale envers le christianisme et, en revanche, une exaltation déplacée et souvent pharisaïque de la religion musulmane. C'est ce que Psichari notait déjà dans son *Voyage du Centurion*. Il est sûr que l'Islam est en bien des cas l'objet de prévenances et de faveurs que l'on demanderait en vain pour la religion ancestrale française !

En troisième lieu, depuis la guerre, il s'est constitué une sorte de pan-islamisme qui a eu pour organes des publications en langue arabe, des voyages, des conférences, et qui est parvenu à constituer une sorte de nationalisme arabe.

On comprend dès lors que, pour se convertir, les indigènes aient besoin d'un courage voisin de l'héroïsme. Les états d'âme diffèrent, du reste, selon les catégories d'esprits, lettrés, gens du peuple, étudiants modernes, nomades, etc.

« Les *talebs*, ou lettrés à la mode musulmane, conscients de leur supériorité, sont fiers de savoir par cœur des textes coraniques ou des sentences et brins de poésie en une langue presque incompréhensible au vulgaire. Ils lisent volontiers les journaux arabes et les revues orientales, qui leur donnent des idées toutes faites sur le christianisme, présenté comme une vieillerie à peine digne de tolérance. Ils sont familiarisés avec une apologétique antichrétienne très superficielle et combien peu loyale ! Beaucoup d'entre eux sont incapables d'aborder la question religieuse avec le calme et l'impartialité voulus. Leur ignorance d'ailleurs leur rend presque impossible un jugement sur des questions si délicates qui touchent à la philosophie et à l'histoire ! Et avec cela, ils sont les dépositaires de la « science » et de la vérité qu'ils sont chargés de distribuer. »

Pour les *gens du peuple*, « beaucoup sont préoccupés des intérêts matériels et de la lutte pour la vie. L'ignorance religieuse est générale et on ne garde que quelques pratiques essentielles, suffisantes pourtant pour maintenir les adeptes dans le sentiment d'un peuple, d'une race à part. Plus facilement abordables que les tolbas, il faudrait créer, pour eux, le souci des choses religieuses. »

Les étudiants modernisés se soucient de moins en moins de l'Islam, mais ils forment un élément mobile, soumis aux influences politiques extrémistes, et n'ont presque point de préoccupations religieuses.

Les nomades des campagnes et des déserts sont, en général, pacifiques et travailleurs. Ils vivent dans la paix et ne désirent pas changer de croyance religieuse. L'ignorance religieuse est énorme chez eux. Mais ils gardent un grand respect pour les tolbas et les marabouts, ce qui les dispense de chercher ailleurs.

Pourtant, au contact des bons chrétiens, des prêtres et des religieuses, plusieurs commencent à voir clair. Les conversions sont l'œuvre de la grâce et de l'âme qu'elle touche. « Nous pourrions, conclut le P. Foca, citer des étudiants, des fonctionnaires et même des magistrats musulmans et des talebs qui ont abordé la question religieuse dans les meilleures dispositions... « La France, disait l'un d'eux, aurait mieux fait, dès le commencement, de nous forcer à abandonner le fatras de nos traditions religieuses. Aujourd'hui nous serions délivrés ! »

Et n'oublions pas, en terminant, que les missionnaires, en ces régions, sont aussi les pasteurs des officiers et soldats ou colons français, parmi lesquels, grâce à Dieu, la foi chrétienne compte encore de nobles et fidèles disciples.

VI

Après avoir considéré l'action missionnaire dans le Nord africain et plus spécialement au Sahara français, il nous sera bon de mesurer, dans une vue d'ensemble, « l'expansion missionnaire en Afrique depuis cent ans ». C'est le titre même d'une étude du P. A. Brou, S. J., un spécialiste de l'histoire missionnaire, dans la grande *Revue d'Histoire des Missions* (trimestrielle), nº de mars 1937.

« L'objet de ces pages, écrit le vénérable auteur, est de donner une idée et comme une impression du travail intense qui s'est fait, en Afrique, depuis cent ans pour y établir l'Eglise et la rendre plus abordable aux populations noires. Les dates qui y sont accumulées sont prises presque toutes à la *Guida delle Missioni*. Mais il est bon de faire observer qu'elles sont assez souvent approximatives. Une histoire détaillée aurait à distinguer : l'arrivée des premiers missionnaires, la constitution d'une mission autonome, d'une préfecture, d'un vicariat, et aussi la nomination du premier Préfet ou Vicaire apostolique. »

Pour nous, afin de ne pas surcharger de chiffres l'abrégé que nous donnons, nous nous bornerons à marquer les principaux tournants.

Plaçons-nous autour de l'an 1800. L'Afrique est alors celui des continents qui a été le moins entamé par l'apostolat des trois siècles qui avaient précédé. Seules, les îles portugaises ou espagnoles avaient vu se former des Eglises locales : évêché de Las Palmas aux Canaries (1404), de Funchal à Madère (1514), de Santiago du Cap-Vert (1532). — On notera que cette première poussée chrétienne en Afrique est, dans son ensemble, antérieure à la « Réforme tant catholique que protestante », ce qui signifie que l'esprit apostolique existait parfaitement, même en un temps de décadence religieuse tel que la fin du xvᵉ et le commencement du xviᵉ siècle. Actuellement, ces évêchés ne sont plus terres de mission. Il faut y joindre Saint-Christophe de Laguna, à Ténériffe, qui a été fondé en 1819.

Sur le continent africain, il subsistait, en 1800, une Eglise monophysite à Alexandrie, dernier vestige de l'Eglise des Athanase et des Cyrille. Quelques Coptes catholiques avaient un Vicaire apostolique depuis 1781. Le long du littoral méditerranéen, rien de stable, ni à Tunis, ni à Alger, ni à Oran, — une Préfecture apostolique à Tripoli depuis 1643 (Franciscains) ; — les anciens évêchés espagnols de Ceuta (1413) et de Tanger (1468), réunis depuis 1570, n'en faisaient plus qu'un seul. A vrai dire, sur tous ces points, l'action missionnaire ne mordait absolument pas sur l'élément indigène et musulman. Les prêtres catholiques ne s'occupaient guère que des Européens fixés en ces régions.

Au Sénégal, une Préfecture avait été érigée en 1763, mais son action ne dépassait pas les postes coloniaux français de St-Louis et de Gorée, que du reste l'Angleterre lui disputait, ce qui provoquait bien des misères au point de vue religieux. De là jusqu'au Congo, des ruines. Dans le golfe de Guinée, l'archipel portugais de St-Thomas, érigé en diocèse en 1584, n'a plus, en 1800, que des églises délabrées et un clergé noir, dont les voyageurs ne disent pas que du bien.

Au sud de l'embouchure du Congo, les Portugais ont encore le siège épiscopal de St-Paul de Loanda ou de San-Salvador, fondé en 1596 et qui aurait eu, en 1775, près de 100.000 chrétiens, mais qui est en pleine décadence 25 ans plus tard, par suite de l'expulsion des Jésuites et de la politique de Pombal.

L'Afrique australe est aux mains des Hollandais et des Anglais, qui n'admettent pas la concurrence catholique. Des prêtres débarqués au Cap, en 1806, sont expulsés. A Madagascar, rien, sauf les protestants à partir de 1820. Les îles Bourbon et Maurice ont quelque reste de clergé colonial français. Au Zambèse, le Portugal apportera, en 1833, la politique de « sécularisation », qui avait ruiné les chrétientés de l'Angola, et chassera les religieux ; la Préfecture de Mozambique en recevra un coup douloureux. En Abyssinie, rien depuis le départ des Jésuites, en 1636 ; l'Eglise monophysite reçoit son « abouna » ou métropolite d'Alexandrie ; le nom catholique est en abomination.

Tel est le triste état de l'Eglise d'Afrique, au moment où s'ouvre le xixᵉ siècle. Mais ce siècle sera un grand siècle missionnaire. Les Pères du St Esprit relèvent le Séminaire colonial, ruiné par la Révolution. Les filles de la Mère Javouhey abordent au Sénégal en 1819. Il y a là un préfet apostolique depuis 1817. Mais la remontée se produit bien lentement. En 1830, on ne compte dans toute l'Afrique que 10 évêchés, vicariats ou préfectures apostoliques.

Avec la conquête de l'Algérie, en 1830, s'ouvre une période nouvelle Les nations européennes vont se lancer à la découverte et à la conquête du continent noir. Sans doute, le gouvernement français adopte, dès le principe, une politique pro-musulmane que souligne un indifférentisme chrétien très voyant chez beaucoup de ceux qui le représentent. Malgré tout, il se produit un ébranlement sinon dans la foi, du moins dans les habitudes,

dans la situation matérielle, dans la combativité musulmane. Et si les Etats chrétiens sont trop souvent relâchés dans le double domaine de la doctrine et de la morale chrétienne, du moins certains mouvements d'opinion, d'origine chrétienne, tel que le mouvement anti-esclavagiste, déclanchent une sorte d'unanimité en Europe et obtiennent de gros résultats pour l'avenir. L'Angleterre supprime l'esclavage dans ses colonies en 1838, la France dix ans plus tard, le Portugal en 1856, les Etats-Unis en 1865, à la suite de la Guerre fédérale. La traite des noirs disparaît, au moins de la côte occidentale. Les Etats-Unis favorisent même le rapatriement des noirs, ce qui amène la création de la République de Liberia, en 1847. En Egypte, l'européanisme très large de Méhémet-Ali (1805-1849) permet au catholicisme de s'établir sur des bases plus solides et aux Congrégations religieuses de créer l'apostolat par l'enseignement et par la charité.

Désormais, chaque pontificat sera marqué par de puissantes avances de l'Eglise en Afrique.

Grégoire XVI, avant d'être pape, avait été Préfet de la Propagande; il avait l'attention tournée vers l'apostolat en terre infidèle, et connaissait les nouveaux instruments qui s'offraient à l'Eglise catholique en vue de cet apostolat. Nous disions, en commençant cette Causerie, que les grands siècles catholiques sont ceux où il y a beaucoup de saints et beaucoup de missionnaires. Le XIXe siècle fut de ceux-là. C'est le siècle de la Propagation de la Foi, créée en 1822 par l'admirable Pauline Jaricot et quelques fervents catholiques lyonnais. Cette œuvre nouvelle fournira aux missions des ressources financières qui leur font cruellement défaut.

Puis, deux nouvelles Congrégations vont s'ajouter aux anciennes, — Franciscains, Capucins, Jésuites, Lazaristes, — pour travailler à la conversion des Africains. Ce sont les Oblats de Marie-Immaculée, fondés en 1826 par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, et les Pères du Cœur Immaculé de Marie bientôt joints à la Congrégation du St-Esprit, que groupera, à partir de 1842, le P. Libermann, juif converti en 1826.

Grégoire XVI va utiliser ces merveilleux instruments que la Providence lui envoie. Les premiers assauts en Afrique seront durs; le climat et la cruauté des indigènes opposeront à la charité du Christ de terrifiants obstacles.

En 1838, le Pape érige le diocèse d'Alger, premier fruit de la conquête française. L'année suivante, les Lazaristes font leur réapparition en Abyssinie. En 1841, un préfet apostolique est nommé pour Madagascar, mais il faudra faire antichambre, pour ainsi dire, à la Réunion avant de pouvoir s'installer dans la grande île. Le point d'attaque le plus meurtrier sera le vicariat apostolique des Deux-Guinées, fondé en 1842 et qui s'étend du Sénégal au fleuve Orange. Il est confié à un prélat américain, Mgr Barron, qui l'inaugure en 1843, avec quelques prêtres séculiers irlandais et sept missionnaires du P. Libermann. Mais deux ans plus tard, presque tous ont succombé et l'évêque lui-même est reparti pour les Etats Unis. Son Vicariat est alors confié à la Société du P. Libermann et accru de la Sénégambie.

Bref, quand Grégoire XVI meurt, en 1846, après 15 ans de règne, il laisse 18 diocèses africains au lieu de 10.

Pie IX lui succède, et ce sera le plus long pontificat de l'histoire. La fièvre d'exploration, de découvertes géographiques, d'expansion commerciale qui s'empare de l'Europe, ne saurait manquer de profiter à l'expansion catholique. Partout où s'introduit le voyageur, puis le soldat, plus tard le commerçant, le missionnaire vient aussitôt, quand il n'est pas le premier de tous.

A propos de ce mouvement de conquête du globe, qui fut l'un des traits les plus frappants de l'histoire mondiale dans la seconde moitié du XIXe siècle, Gabriel Hanotaux a écrit dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai :

« Mon Temps » fut une époque agitée par l'universelle curiosité de la terre. Les hommes d'action, emportés par les premières découvertes modernes, hors des limites de l'Europe, embrassaient de leur attraction ambitieuse toute la planète. Nos jeunes gens se dévouaient à ce sport, en attendant l'automobile, le ski, et l'avion. J'ai conservé la carte où l'un de ces tourmentés de l'inconnu avait fait graver sous son nom, à titre de profession, ces mots : « Explorateur des affluents inconnus de l'Amazone. » Les tardigrades, les culs-de-plomb, les patriotes fascinés par la ligne bleue des Vosges n'y comprenaient rien. Mais comment les âmes ardentes, les hommes d'Etat « ayant de l'avenir dans l'esprit », eussent-ils pu s'arracher à une telle ambiance, à la pression mystique exercée par tant de braves partants et de pathétiques revenants ? »

De vrai, c'est vers la fin du pontificat de Pie IX que se place ce grand fait de l'histoire universelle, inaperçu des contemporains : le passage de la politique européenne à la politique mondiale, et du nationalisme à l'impérialisme.

La politique mondiale, le christianisme la pratiquait depuis toujours. Elle avait été formulée par son divin Fondateur quand il avait dit : « Allez, enseignez tous les peuples... Prêchez l'Evangile à toute créature ! »

C'est un spectacle émouvant, à notre époque, de voir la rivalité, l'émulation passionnée du mercantilisme et de l'apostolat chrétien, — ces deux pôles de l'âme européenne moderne !

Sous Pie IX, se poursuit l'investissement de l'Afrique. On ne connaissait, à son avènement, que le littoral. L'Abyssinie mise à part, l'apostolat est réduit à suivre partout la pénétration scientifique et militaire. Le cardinal Lavigerie sera un des premiers à estimer que l'on s'attarde un peu trop, qu'il faut se lancer à la conquête des âmes sans attendre la conquête coloniale. Ses initiatives, — on l'a vu plus haut, — ne furent pas toujours, humainement parlant, couronnées de succès.

Trois faits principaux dominent l'histoire de l'apostolat en Afrique sous Pie IX. C'est d'abord,

en 1848, la fusion de la Société du St-Esprit, créée au XVIIIe siècle, avec celle du Cœur Immaculé de Marie, fondée par le P. Libermann. La nouvelle Société s'est donné pour but principal la conversion des noirs d'Afrique. Georges Goyau a raconté, dans les *Etudes* du 20 février 1937, les circonstances dans lesquelles ce but avait été envisagé, désiré, réalisé. C'est une des pages les plus émouvantes de l'Histoire missionnaire et Goyau lui a donné le joli sous-titre que voici : *Le Rêve tenace de trois Clercs minorés.* Les Spiritains vont écrire la plus splendide épopée dans l'Afrique équatoriale et occidentale, en plein royaume de l'anthropophagie et de la sauvagerie.

De leur côté, les Oblats de Marie-Immaculée entrent en 1852 au vicariat apostolique du *Natal,* détaché deux ans plus tôt du Vicariat du Cap, et ils y commencent la mission catholique noire dans l'Afrique australe.

Et voici qu'une nouvelle Congrégation se fonde, en 1856, encore pour la conversion de l'Afrique : la Société des *Missions africaines* de Lyon, dont le Père est Mgr de Marion-Brézillac et qui envoie ses premiers apôtres en Guinée, en 1859. L'immense vicariat des Deux-Guinées se divise et se subdivise, pour être partagé entre les bons ouvriers des deux Congrégations que l'on vient de nommer : Spiritains et Missions africaines.

Et le troisième fait capital de cette période est l'institution, en 1868, des Pères Blancs par Mgr Lavigerie.

Bref, à la mort de Pie IX, on a le tableau d'ensemble que voici :

Dans l'Afrique du nord, Alger, devenu archevêché en 1866, a deux suffragants, Oran et Constantine. Il y a des missions organisées en Egypte, à Tripoli, au Maroc, à Tunis, au Sahara.

Dans l'Afrique occidentale, les missionnaires sont à l'œuvre au Sénégal, en Sénégambie, aux Deux-Guinées et Gabon, à Sierra-Leone, au Bénin, Fernando Pôo, St-Thomas, Bas-Congo, Angola.

Dans l'Afrique du sud, la pénétration est commencée au Cap (trois vicariats) et au Natal.

Dans l'Afrique de l'Est, le Mozambique, Zanzibar, l'Abyssinie et le Soudan sont évangélisés.

Enfin dans les îles africaines, Bourbon, Maurice, Madagascar, les petites îles malgaches (Ste-Marie, Mayotte, etc.), les Seychelles, sont les centres principaux. On compte en tout 34 circonscriptions religieuses, évêchés, vicariats ou préfectures, au lieu de 18 en 1846. Neuf congrégations se partagent l'apostolat : Franciscains, Capucins, Lazaristes, Jésuites, Spiritains, Oblats de Marie, Pères Blancs, Pères de Lyon (Missions africaines), Pères de Vérone.

On évalue, sans pouvoir donner de précisions rigoureuses, cela va sans dire, à 540.000 le nombre des catholiques en Afrique. Mais dans ce nombre, beaucoup plus de la moitié sont des Européens ; peut-être n'y a-t-il encore que 100.000 ou au plus 200.000 noirs, dont les groupes les plus compacts sont à la Réunion, Maurice, Angola portugais.

Sous le pontificat de Léon XIII, le mouvement d'exploration, de conquête coloniale, d'expansion commerciale et par suite d'expansion chrétienne s'accélère encore.

On a vu comment Lavigerie avait eu la douleur d'échouer, à deux reprises, en 1875 et en 1881, dans sa tentative de traversée du Sahara pour atteindre le Soudan. Mais en 1878 les Pères Blancs abordent les Grands Lacs. En 1879, aux Jésuites qui viennent d'arriver au Cap, le Vicaire apostolique, Mgr Ricard, montre le chemin du Zambèze. Les Spiritains précèdent parfois les explorateurs, qui se nomment pourtant Stanley et Brazza. Le P. Duparquet explore l'immense contrée qui s'étend de la colonie du Cap au Congo portugais, ce que l'on appelait alors la Cimbébasie, — du fleuve Cunéné au nord au fleuve Orange au sud, — et qui s'appelle aujourd'hui le Sud-Ouest-Africain. D'autres de ses confrères explorent les deux rives du Bas Congo et, en 1884, dépassent les Cataractes.

Dès 1876, le roi des Belges, Léopold II, avait fondé l'Association internationale africaine, pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale. L'un des buts que se proposait l'Association était la destruction de l'esclavagisme. Il avait disparu des côtes occidentales, désormais occupées et surveillées par les grandes puissances européennes. Mais sur la rive orientale, l'esclavage subsistait, entretenu par les luttes entre tribus et par la complicité arabe. Il se produisait toujours des atrocités, et elles n'ont pas encore entièrement cessé aujourd'hui. Tandis que Mgr Lavigerie se faisait le Pierre l'Ermite de la croisade antiesclavagiste, des expéditions militaires se dirigeaient vers le centre africain et aboutissaient à la création de colonies nouvelles : *Congo français, Deutsch Ost Africa,* Etat du Congo indépendant, qui allait devenir en 1908 le *Congo belge.*

L'attraction exercée par l'Afrique sur l'Europe amena bientôt les puissances à délimiter leurs zones d'influence et de pénétration. De là, le célèbre Congrès de Berlin (1884-1885), d'où sortit le droit international africain, réglant les problèmes de navigation, de commerce, de prise de possession des territoires, d'arbitrage en cas de conflits. En ce qui regarde les missions, on lisait à l'article VI de l'*Acte du Congo* les lignes suivantes :

« Toutes les puissances exerçant des droits de souveraineté et une influence sur lesdits territoires s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence, et à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs ; elles protégeront et favoriseront, sans distinction de nationalités et de cultes, toutes les institutions et entreprises religieuses, scientifiques et charitables, créées et organisées à ces fins ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation.

Les missionnaires chrétiens, les savants, les explorateurs, leurs escortes, avoir et collections seront également l'objet d'une protection spéciale.

La liberté de conscience et la tolérance religieuse sont expressément garanties aux indigènes, comme aux nationaux et aux étrangers. Le libre et public exercice de tous les cultes, le droit d'ériger des édifices religieux et d'organiser des missions appartenant à tous les cultes ne seront soumis à aucune restriction ni entrave. »

Toutes les puissances représentées au Congrès, y compris la Turquie, signèrent ces dispositions. Les mêmes principes furent affirmés au Congrès de Bruxelles, en 1890, où il fut traité surtout de la lutte contre l'esclavagisme.

Il résultait de tous ces actes internationaux que les missions pouvaient compter non seulement sur la liberté, mais sur la protection effective des puissances colonisantes. Malheureusement, l'esprit anticlérical ou même antichrétien qui envahissait de plus en plus les gouvernements européens, ou du moins certains d'entre eux, s'opposa trop souvent à l'application de ces dispositions.

« En dépit de l'affirmation célèbre de Gambetta, écrit le P. Brou, dans les colonies françaises l'anticléricalisme, surtout scolaire, a été article d'exportation. Pendant un temps, aux environs de 1900, au Congo belge, les œuvres catholiques ont eu beaucoup à souffrir de l'administration, trop docile à suivre les mots d'ordre venus des Loges. La révolution portugaise de 1910 a chassé les Jésuites missionnaires au Mozambique, et pour leur assurer des remplaçants, il a fallu faire appel à l'article 6 de l'Acte du Congo. Dans les pays soumis à l'influence anglaise, le libéralisme a été de règle, encore que les missions catholiques aient eu à se plaindre quelquefois de l'intolérance protestante, dans l'Ouganda par exemple... »

Au surplus, les protocoles des diplomates furent à maintes reprises bousculés par les chefs d'expéditions militaires. Ce fut, entre les nations, une course de vitesse. L'épisode de Fachoda en est un exemple des plus frappants. L'Allemagne, partie trop tard et aiguillée dans une autre direction, au temps de Bismarck, ne put avoir que des miettes. L'Italie s'attribuait l'Abyssinie, puis la Tripolitaine. L'Angleterre et la France, mieux placées et parties plus tôt, obtenaient ou plutôt s'adjugeaient les morceaux de choix. La Belgique bénéficiait de la prévoyance avisée de son roi.

C'est dans ces conditions diplomatiques et politiques que s'est déroulé l'effort missionnaire catholique. Pas de Congrégations nouvelles. Mais les organismes déjà créés se développent, grandissent, luttent, travaillent, défrichent à qui mieux mieux les immenses territoires qui s'offrent à leur zèle héroïque. Missions africaines, Pères Blancs, Oblats, Spiritains, Jésuites, etc., rivalisent d'enthousiasme conquérant. Lavigerie ressemble de plus en plus à un général d'armée. Des hommes tels que Mgr Le Roy et Mgr Augouard écrivent des pages sublimes dans les annales apostoliques chrétiennes. Dans les cinq premières années du pontificat de Léon XIII, on compte une quinzaine de vicariats apostoliques ou de préfectures nouvelles. A la suite du Congrès de Berlin, de nouvelles créations, de nouvelles délimitations surtout devinrent nécessaires. Les Allemands, en entrant dans la voie de la colonisation, tinrent à n'admettre dans leurs territoires que des missionnaires allemands : Bénédictins, Pallotins, Pères du Verbe divin. Jusqu'à la fin du pontificat de Léon XIII, les progrès des missions se poursuivirent sans interruption. Quand le grand pape mourut, il laissait 71 circonscriptions en Afrique. Sur ce nombre, 40 avaient été créées par lui, dont 5 évêchés, 18 vicariats, 17 préfectures. Il convient de remarquer toutefois que, dans ce nombre, quelques vicariats ne sont que le passage à un degré supérieur de préfectures déjà existantes.

Durant les onze années de son pontificat, Pie X eut la joie d'ajouter une quinzaine de créations à celles de ses prédécesseurs. Parmi les ouvriers nouveaux, on remarque les Salésiens, qui arrivent, en 1911, au Katanga, une des quatre provinces du Congo belge et l'une des plus riches en ressources minières ; — les missionnaires anglais de Mill-Hill, qui prennent en 1905 la mission de Lulonga ; — la jeune Société de la Consolata de Turin qui reçoit, en 1905 aussi, la mission du Kenya, prise sur celle de Zanzibar.

L'avènement de Benoît XV s'était fait en pleine guerre. Ce n'était pas le moment des créations missionnaires. Mais, une fois terminé l'effroyable conflit européen, dès 1919 il lançait à l'univers entier un vibrant appel, par son Encyclique *Maximum illud*. Il put créer un vicariat au Congo belge en 1919, trois autres et une préfecture en 1921, au Soudan, au Natal et au Zoulouland.

Mais de tous les Souverains Pontifes, c'est le pape Pie XI qui a établi le plus d'églises nouvelles en pays de mission. Une de ses directives, dans son Encyclique *Rerum Ecclesiæ* de 1926, était qu'il fallait procéder partout à une occupation méthodique des territoires, diviser et sous-diviser les anciennes circonscriptions, afin de pouvoir partout planter la Croix rédemptrice. Cette règle, il l'a appliquée inlassablement tout le long de son règne, jusqu'à ce jour. On calculait, en 1934, qu'il avait déjà, dans les pays qui peuvent être considérés comme terres de missions, dépendant ou non de la Propagande, créé 305 circonscriptions nouvelles. Sur ce nombre considérable, on en compte plus de 40 pour l'Afrique. C'est lui qui a institué en 1922 les deux vicariats du Ruanda et de l'Urundi, détachés de l'ancien vicariat de Kivou, et dont le nom est devenu si justement célèbre.

En résumé, près de 120 ans se sont écoulés depuis la création, en 1818, d'un vicariat apostolique au Cap, ouvrant la période contemporaine de l'évangélisation africaine. A ce moment, il n'existe à peu près rien en Afrique, en tout cas pas une Eglise vivante, uniquement des ruines et des débris d'anciennes missions portugaises ou espagnoles. Or, d'après la statistique de 1934, la Propagande avait sous sa juridiction, en Afrique, 126 circonscriptions autonomes, où travaillaient 3.820 prêtres, dont près de 300 indigènes.

Encore ne faut-il compter dans ce nombre ni les évêchés réguliers qui relèvent de la Consistoriale, tels que ceux d'Alger, Oran, Constantine, Tunis, — ni ceux qui avaient été créés avant l'institution de la Propagande et qui continuent de relever de la Congrégation des Affaires extraordinaires, et c'est le cas des colonies portugaises d'Angola et du Mozambique, — ni enfin ceux qui sont rattachés à la Congrégation des Eglises orientales, tels que les diocèses d'Egypte et d'Erythrée. Il doit y avoir bien près de 140 diocèses, vicariats ou préfectures en Afrique actuellement.

Quant au nombre des catholiques, il n'est pas connu non plus avec une précision mathématique. Une statistique dressée en 1925 par M. Valérien Groffier, secrétaire de la Propagation de la Foi de Lyon, attribuait à l'Afrique 2.947.210 catholiques. Le P. Arens, dans son *Etat actuel des Missions*, de 1929, comptait 3.899.961 catholiques, dont 3.379.294 noirs, et en plus 1.305.548 catéchumènes. Enfin, en 1933, l'*Annuaire de la Propagande* comptait, uniquement pour les territoires relevant de cette Congrégation (donc moins l'Algérie, la Tunisie, l'Egypte, l'Abyssinie et ses annexes, l'Angola et le Mozambique) : 4.945.665 catholiques, et de plus 1.937.587 catéchumènes. Le P. Brou ne va pas plus loin. Il est sûr que le chiffre de 1933 ne répond plus à la réalité. Et peut-être ne serait-il pas exagéré d'évaluer, actuellement, à environ 10 millions (y compris les Européens) le total des catholiques d'Afrique. En tout cas, au train dont vont les choses, on peut espérer que ce chiffre ne tardera pas à être atteint [1].

VII

Il n'est pas sans intérêt, en regard de ces résultats de l'apostolat catholique dans les vastes territoires africains, domaine naguère de la sauvagerie la plus arriérée, de recueillir l'appréciation d'un observateur, se plaçant uniquement au point de vue ethnographique, nullement ennemi de la foi chrétienne, mais en somme étranger à la préoccupation religieuse. Il s'agit de M. Georges Hardy, dont la compétence en matière géographique et coloniale est connue, et qui a publié, dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1937, une substantielle étude sur *Le noir d'Afrique et la Civilisation européenne.*

« Les études sur l'Afrique noire, écrit-il, aboutissaient à peu près invariablement, il y a seulement vingt ans, à de graves considérations sur la « perfectibilité » de l'indigène, et leurs conclusions étaient en général assez pessimistes. On se trouvait, çà et là, en présence de coutumes si féroces et de conceptions si déraisonnables, que tout espoir d'amélioration appréciable semblait interdit. Même dans les régions les plus anciennement colonisées, les progrès étaient si lents qu'on ne concevait pas la possibilité de dépasser un certain niveau. Tout paraissait indiquer, en somme, que la race noire représenterait à jamais un degré inférieur de l'humanité et que le nègre, selon l'expression d'un auteur américain, resterait dans les siècles des siècles le « serviteur des serviteurs. »

Remarquons, ici, avant d'aller plus loin, que le missionnaire catholique n'a jamais pu partager de semblables jugements. La religion du Christ ne connaît pas de races inférieures, pas de peuples déshérités. La preuve de la confiance qu'elle a dans la race noire, c'est la porte ouverte au sacerdoce aux enfants de Cham comme aux autres. Le sacerdoce, pour nous et pour l'histoire humaine, c'est le sommet de la civilisation chrétienne, c'est la lieutenance de Jésus-Christ, c'est la suprême dignité d'un enfant d'Adam. Ouvrir le sacerdoce aux nègres, c'est leur reconnaître l'accès aux plus hauts privilèges de l'être humain. M. Hardy le rappellera lui-même un peu plus loin.

Et maintenant rendons-lui la parole :

« Bien que notre expérience soit encore courte et que maint groupement indigène ait tout juste été touché par notre action, nous n'avons plus le droit, aujourd'hui, de jeter le manche après la cognée. Si l'on renonce, en effet, aux impressions psychologiques pour laisser parler les faits, on s'aperçoit que *peu de pays, depuis le début du siècle, se sont transformés aussi complètement que l'Afrique noire* [1]. Partout où elle a été soumise, de façon suivie, à l'autorité européenne, elle est passée de luttes sauvages à la paix totale, de l'inquiétude et de la stérilité à une activité ordonnée et féconde ; elle a été pourvue d'un outillage économique de belle ampleur : routes, réseaux ferrés, ports, aménagements hydrauliques, qui soutient la comparaison avec les plus grandioses du genre ; elle a, dans tous les domaines, étendu et renouvelé ses ressources ; elle dispose d'un mécanisme administratif fort développé, et ses œuvres sociales, — assistance et enseignement, — qui s'accroissent chaque jour, suffiraient à justifier notre tutelle. Ce n'est pas seulement un monde sauvé de la misère et régénéré, c'est un autre monde, une nouvelle Afrique. Ceux qui ont parcouru le pays à l'époque héroïque et qui l'ont revu ces temps-ci, — entre autres l'explorateur Binger, — ne l'ont pas reconnu [2]. »

Cette transformation de l'Afrique ne saurait être attribuée exclusivement aux cadres européens. Ils ont donné l'impulsion, ils ont dirigé le mouvement et ils le font encore ; mais leurs efforts seraient demeurés vains sans la collaboration de

[1] Une statistique communiquée par la Propagation de la Foi, à Lyon, évalue la population catholique en Afrique à 4,1 °/. de la population globale, estimée à 180 millions d'habitants.

[1] C'est nous qui soulignons. — Dans ce qui suit, M. Hardy parle en administrateur colonial, sans analyser les causes profondes de la pénétration de la civilisation européenne, sans mesurer surtout ce qui reste de fondamentalement chrétien, malgré de grandes lacunes, dans le « complexe moral » des Européens même très laïcisés.

[2] Louis-Gustave Binger est cet officier qui explora, de 1887 à 1889, — il y a un demi-siècle, — la « boucle du Niger ». Il avait alors environ 30 ans, étant né à Strasbourg en 1856. De bonne heure, il avait été attiré par la noble carrière de l'exploration. Il avait rempli diverses missions scientifiques au Sénégal et au Soudan. Il fut le premier à traverser l'immense région noire qui s'étend du Niger à la Côte d'Ivoire et au golfe de Guinée. Il fut nommé gouverneur de la Côte d'Ivoire en 1893, puis directeur des affaires d'Afrique, au ministère des colonies, en 1897. Il avait publié, dès 1890, une carte des régions découvertes par lui, et en 1891 la relation de son grand et dramatique voyage : *Du Niger au golfe de Guinée, par le pays de Kong et le Mossi.*

plus en plus intelligente de la population autochtone. N'oublions pas qu'en Afrique occidentale française, par exemple, il n'y a pas plus de 20.000 Français pour plus de 13 millions d'indigènes, et que les Français ne font que passer, qu'aucun d'eux, au contraire des colons de l'Afrique du nord, n'est enraciné dans la colonie.

« Ce n'est pas diminuer le mérite de la colonisation européenne que rendre au noir d'Afrique ce qui lui revient. C'est y découvrir mieux encore qu'une belle réussite de transformation matérielle : un grand acte d'éducation, qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire. »

Regardons donc d'un peu plus près cette population noire, pour analyser les progrès accomplis dans sa mentalité. « On se trouve actuellement en présence d'une double élite indigène : l'une, d'origine sociale et traditionnelle ; l'autre, d'origine intellectuelle et toute récente, les agents administratifs et techniques instruits dans nos écoles. L'une et l'autre, se complétant actuellement sans se confondre, doublent d'un élément local l'armature de notre œuvre. »

Les chefs d'abord. Leur autorité est de grandeur variable. Dans les centres fortement groupés, elle est solide et vigoureuse. Dans les aires de dispersion forestière, d'émiettement social, les chefs n'avaient qu'une autorité nominale. M. Hardy reconnaît que l'administration française a trop souvent traité avec une méfiance toute démocratique ces chefs indigènes, n'a pas toujours su utiliser ces cadres ethniques, et que « nous sommes ainsi responsables, dit-il, par endroits, de ce qu'on pourrait appeler la dévalorisation des autorités traditionnelles. »

Par contre, partout où l'on a su se servir avec adresse et logique de ces autorités locales, elles ont prouvé qu'elles étaient capables de comprendre les intentions de l'Europe. Et on leur doit beaucoup. Sans elles, nous aurions été paralysés en beaucoup de cas. Sans doute, il ne faut leur demander que ce qu'elles peuvent donner. Comme le disait, en termes originaux et justes, le gouverneur général Brévié, dans une de ses dernières instructions : « Vouloir transformer du jour au lendemain l'aménokal [1] des Oulliminden en un collaborateur parfait de notre administration, équivaudrait à muer instantanément le sire de Coucy en préfet de la Troisième République. »

Cela n'empêche pas que l'éducation et l'adaptation des chefs indigènes est possible et infiniment souhaitable. « Pour qui a fréquenté l'un et l'autre, il n'y a pas de différence sensible entre un caïd marocain et un chef soudanais, pris tous les deux dans la moyenne. » Mais il faut savoir les mettre en confiance, les éclairer, les utiliser. Faidherbe, le grand civilisateur du Sénégal, avait vu cela. Il avait fondé l'Ecole des Otages de St-Louis, constitué fortement le commandement indigène. Il formait les fils de chefs pour leur mission future. Grâce à lui on trouve, en pleine brousse sénégalaise, des chefs noirs parlant correctement le français, et qui sans avoir rien perdu de leur fière allure de chefs, sont mêlés à tous les actes de notre administration. C'est cela qui nous permet de n'entretenir, en A. O. F., qu'*un* Français fonctionnaire pour 13.000 indigènes, soit un millier pour tout le territoire.

A côté de l'élite de commandement, il y a *l'élite intellectuelle*. Il n'est pas une seule entreprise qui n'emploie plus d'indigènes que d'Européens. Le recrutement du personnel se fait avec une relative facilité et sans trop grands déboires. Entrons dans le détail.

Nous avons des instituteurs indigènes. « Si nous nous arrêtons dans la classe d'un maître sorti de l'Ecole normale de Gorée, nous aurons tôt fait de constater qu'il assure son service de façon très honorable. » Sa culture est celle du brevet élémentaire, parfois du brevet supérieur.

Voici l'aide-médecin indigène. Il a fait cinq ans d'études à l'Ecole de médecine de Dakar, et on l'a affecté à un poste de brousse. On s'est beaucoup moqué de cette institution en 1918, date de sa naissance. On disait : « Des médecins annamites ou malgaches, passe ! Mais des Africains pur sang ! Ne va-t-on pas les voir mêler l'antique magie noire, — c'est-à-dire nègre, — à la médecine moderne ? » Toutes ces craintes ont été déjouées par les faits. « A part quelques rares déchets, qui étaient inévitables et qui ne sont pas propres à l'Afrique noire, ces praticiens, d'ailleurs triés sur le volet et en nombre très réduit, ont donné toute satisfaction. » Naturellement, il faut les ramener de temps en temps dans les centres et mettre au point leur formation thérapeutique, mais, cette précaution prise, ils rendent des services inappréciables.

Dans tous les bureaux de l'administration, on emploie des scribes, expéditionnaires, dactylographes, comptables, etc., qui donnent satisfaction autant que ceux de la métropole ou des autres colonies. On a formé de même des aide-vétérinaires, des vaccinateurs, des moniteurs agricoles, des employés de chemins de fer, des postes et télégraphes, des ouvriers capables de travailler dans les chantiers de construction, les ports, les aménagements hydrauliques. Ils sont forgerons, ajusteurs, chaudronniers, mécaniciens, charrons, électriciens, dessinateurs, voire conducteurs de travaux. Dans le commerce, ils rendent les mêmes services que dans l'industrie. Et les officiers savent qu'ils peuvent compter sur leurs sous-officiers indigènes, dont plus d'un arrive à conquérir l'épaulette d'officier. Les femmes noires ont suivi le mouvement ; les sages-femmes indigènes combattent avec succès la grande plaie de ces régions : la mortalité infantile.

Bref, « les préventions du début tombent et personne n'oserait soutenir de bonne foi aujourd'hui que les aptitudes des noirs d'Afrique leur interdisent d'atteindre au niveau pratique de l'Arabo-berbère, du Malgache, de l'Annamite. »

[1] Nom berbère synonyme de Sultan et qui est le titre porté par le grand chef de la tribu, chez les Touareg.